

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

81.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

IV

— Oui, Seigneurie, il arrivera dans une heure, peut-être dans deux, mais pas plus tard.

— Ah! ah! fit le jeune homme avec un singulier sourire, et

— Voilà, Seigneurie, dit le métis en descendant et lui présentant la bride.

Don Jose se mit en selle d'un bond.

— Tout n'est pas dit encore! s'écria-t-il, surtout ne bougez pas, je serai bientôt de retour.

Et rendant la bride en même temps qu'il faisait sentir l'épe



Les voici, dit Camacho en agitant le trousseau de clefs.

escorte est nombreuse ?

— Une vingtaine de cavaliers au moins, Seigneurie.

— Savez-vous quel est le traître qui l'a vendu ?

— Oui, Seigneurie, nous l'avons reconnu, quoiqu'il essayât de se cacher.

— Et c'est...

— Oregano, Seigneurie, dit Navaja.

— Comment, le misérable auquel il a sauvé la vie ?

— En l'empêchant de mourir de faim, oui, Seigneurie.

— Vivo Dios! le misérable je l'écorcherai vif! attendez-moi; ne bougez pas avant mon retour; votre cheval, Navaja ?

ron, le jeune homme partit ventre à terre dans la direction du meson.

Il allait tout préparer pour délivrer son ami.

Il fallut à peine un quart d'heure à don Jose de Sandoval, pour refaire à toute bride le chemin qu'il avait fait à pied en compagnie d'Aramburi, en allant au petit pas au-devant de son ami.

Le jeune homme s'arrêta devant le meson, déjà éclairée, car la nuit était noire, et il siffla d'une certaine façon.

Presque aussitôt, la silhouette noire d'un homme s'encadra dans l'hubriserie de la porte, et marcha droit au voyageur arrêté à une dizaine de pas sur la route.

Cet homme était El Rubio.

Don Jose se pencha vers lui et lui dit quelques mots rapides de bouche à oreille.

El Rubio s'inclina sans répondre et rentra dans le meson.

Au bout de dix minutes, une porte charrotière, percée dans le mur de clôture, s'ouvrit et livra passage à quatorze cavaliers, qui vinrent silencieusement se ranger derrière le jeune homme.

— Señor Felipe Alacena ? cria alors don Jose.

— Seigneurie ? répondit aussitôt le Mesonero en s'approchant respectueusement.

— Ne vous inquiétez pas si vous entendez quelque bruit aux environs de chez vous ; surtout ne vous endormez point et soyez prêt à nous recevoir à notre retour.

— *O'est compris, Seigneurie, je ne vous ferai pas attendre.*

— A la bonne heure, et, s'adressant aux cavaliers rangés derrière lui : au galop, enfants, dit-il.

Toute la troupe partit sur ses traces.

Chaque cavalier portait un autre homme en croupe.

Les deux hommes étaient restés immobiles au milieu de la route.

— Eh bien ? demanda don Jose en les rejoignant.

— Rien encore, Seigneurie, répondit Cuobillo.

— Tant mieux, dit le jeune homme, cela nous donnera le temps de dresser notre embuscade.

Il fit alors former le cercle à ses compagnons qui, sur son ordre, avaient mis pied à terre.

— Enfants, leur dit-il à demi-voix, un de vos chefs, don Luis, vient d'être fait prisonnier par trahison ; les misérables qui se sont emparés de lui, l'amènent à Mexico, il ne faut pas qu'il y arrive ; j'ai fait le serment de le délivrer, je compte sur vous pour cela.

— Nous vous remercions, Seigneurie, vous connaissez notre dévouement à nos trois chefs suprêmes, dit El Rubio.

— Son escorte serait-elle de cent hommes, nous délivrerons notre chef, ajouta Bochica.

— On va donc un peu s'amuser, dit Mataseis.

— L'escorte n'est que de vingt hommes, reprit don Jose, vous n'en ferai qu'une bouchée, mes braves, mais surtout ne tirez pas et ne vous montrez pas sans ordre.

— Nous vous obéirons, Seigneurie ; répondirent les bandits d'une seule voix.

— Nous ne voulons pas que don Luis reste prisonnier, reprit Bochica, tous nous savons ce qu'il vaut ; nous l'aimons et nous le respectons.

— Je vous remercie pour don Luis et pour nous, mes enfants, maintenant écoutez-moi bien, afin que notre expédition réussisse et qu'il n'y ait pas ce malentendu.

Tous les bandits se rapprochèrent et prêtèrent la plus sérieuse attention.

Don Jose leur expliqua alors ses intentions, et il leur donna de la façon la plus claire et en même temps la plus rapide ses instructions, car le temps pressait et l'escorte pouvait paraître d'un moment à l'autre.

Lorsque le jeune homme se fut bien assuré que tous ses hommes l'avaient compris, il fit un signal et presque aussitôt la route se trouva déserte comme par enchantement.

*Hommes et chevaux, tous avaient disparu.*

V

La nuit était calme et seraine, mais assez froide, le ciel d'un bleu profond était semé d'étoiles brillantes ; un souffle mystérieux courait sur la cime des arbres qui semblaient frissonner et entre-choquaient doucement leurs branches feuillues ; la lune nageait dans l'éther : l'atmosphère d'une pureté prismatique laissait apercevoir, comme à travers un brouillard, à une grande distance les moindres accidents du paysage auxquels les rayons blafards de la lune imprimaient un cachet d'étrangeté inouïe.

Le silence n'était troublé à de longs intervalles que par les aboiements éloignés de quelques chiens subitement éveillés par des causes inconnues ou hurlant à la lune ; ou par le trot allongé de groupes de cavaliers, habitants de la campagne, venant de Mexico, et regagnant leurs demeures dans les villages voisins de la ville.

Neuf heures sonnèrent à un clocher éloigné, la route rede-  
vint déserte.

Une demi-heure s'écoula encore, rien ne bougea.

Tout à coup on entendit résonner sur le cailloutis pointu de la route, les pas nombreux et pressés de plusieurs chevaux ; un frisson soudain sembla courir dans les buissons, puis tout reprit son immobilité première.

Cependant les cavaliers se rapprochèrent assez rapidement sans doute ils étaient pressés d'arriver à la ville ; bientôt ils devinrent visibles.

C'étaient des dragons, on voyait briller leurs casques aux rayons de la lune, ils marchaient en bon ordre en rangs pressés, et occupaient toute la chaussée.

Ils causaient et riaient entre eux : la plupart fumaient leurs papelitos ; au bruit des pas des chevaux et des causeries se mêlait un bruit de ferraille produit par les fourreaux de fer des sabres ; arrivés à un endroit où la route faisait un brusque crochet et au tournant de laquelle on apercevait dans le lointain briller comme des étoiles les lumières de Mexico, le chef de la troupe fit le commandement de halte, pour resserrer les sangles, rétablir l'harmonie des uniformes, et prendre une allure véritablement militaire, pour entrer convenablement dans la ville.

Alors il se passa une chose singulière.

Au moment où les cavaliers, des recrues pour la plupart, assez empêtrés dans leurs armes, s'enlevaient sur la selle pour mettre pied à terre, un coup de sifflet strident retentit, au même instant, de chaque côté de la route bondirent sur les soldats, des démons masqués, et, avec une rapidité incroyable, les pauvres dragons furent renversés sur le sol, désarmés et garrottés, avant même de pouvoir se rendre compte de ce qui leur tombait ainsi sur le dos à l'improviste.

Seul, le commandant de l'escorte, un lieutenant était resté en selle, il arma un pistolet, mais saisi à bras-le-corps par derrière, il n'eut pas le temps de faire usage de son arme et subit, après une résistance inutile, le sort de ses soldats.

— Baïllonnez tous ces drôles, ordonna une voix sèche.

L'ordre fut aussitôt exécuté.

Mais au même instant des cris déchirants se firent entendre.

Un des cavaliers avait essayé de s'échapper en se glissant au milieu des buissons, mais Diamant avait bondi sur lui, et après l'avoir renversé le secouait et le mordait avec rage.

Camacho, sur l'ordre de don Jose, se hâta de retirer le misérable d'entre les dents du chien, qui s'acharnait après lui

grondait et ne voulait pas le lâcher.

A sa grande surprise il reconnut Oregano.

Il comprit alors la haine de Diamant pour lui.

— Eh! compadre, lui dit-il en ricanant, que diable faites-vous ici?

L'Indien encore mal remis de son alerte, et passablement maltraité, ne répondit que par quelques mots incompréhensibles.

— Bien, vous vous expliquerez avec le chef.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? je ne vous connais pas, laissez-moi tranquille.

— C'est comme cela que vous êtes reconnaissant? excusez, vous êtes aimable, voyons vos poches?

Et avec une dextérité qui prouvait une longue habitude, on un tour de main il eut retourné toutes les poches de l'Indien.

— De l'or? fit-il en le serrant avec soin; quelle imprudence de voyager ainsi la nuit avec de l'or dans ses poches? il faut mettre ordre à tout cela.

L'Indien soupira sans répondre, il tremblait et claquait des dents.

— Eh! fit tout à coup le bandit, un trousseau de clefs, qu'est-ce que cela signifie? et lui donnant un rude coup de poing dans la poitrine, répondras-tu? ajouta-t-il.

— Ouf! fit l'Indien ce sont des clefs...

— Je le vois bien, imbécille, à quoi servent-elles?

— Pour la... à la... balbutia le drôle.

— Attends, je vais t'aider à parler, dit le bandit, en lui piquant les côtes avec sa navaja.

— Aïe! aïe! aïe! faites donc attention, caraï!

— Réponds.

— Eh bien, ce sont les clefs des chaînes...

— De don Luis, n'est-ce pas?

— Oui.

— Touchant dévouement à ton maître, dit le bandit en ricanant.

D'un énorme coup de poing, il le jeta à terre, et en un instant l'Indien fut garotté et bâillonné.

Pendant cette courte scène, les bandits avaient achevé de se rendre maîtres de l'escorte, pas un soldat n'avait réussi à s'échapper.

Le premier soin de don Jose fut de s'élaner au secours de son ami.

Il n'avait pu retenir un cri de rage en l'apercevant.

Don Luis était enchaîné par le milieu du corps, les bras, les jambes et le cou, on lui avait mis un bâillon, et il était attaché sur son propre cheval avec des "reatas."

— "Mil demonios!" s'écria le jeune homme avec fureur, une telle barbarie dépasse toutes les bornes. Oh! l'homme qui a commis cette horrible trahison la payera cher; mais comment lui enlever ces chaînes ignobles?

Tout en parlant ainsi, don Jose s'était hâté d'enlever le bâillon, et de trancher la reata avec son poignard.

— Mon ami, lui dit affectueusement don Luis dès que la parole lui fut rendue; je comptais sur vous, je savais bien que vous ou votre frère me viendriez en aide; vous avez vu Cuchillo et Navaja?

— Oui, oui, ils m'ont rencontré à une lieue d'ici; est-il vrai que vous leur avez ordonné de vous quitter?

— Oui, mon ami, ils voulaient se faire tuer, ce n'est que sur mon ordre réitéré qu'ils ont consenti à m'obéir et à s'éloigner pour chercher du secours.

— A la bonne heure, j'avais craint d'abord qu'ils vous eussent abandonné?

— Bien au contraire, mon ami.

— Mais comment vous débarrasser de ces chaînes?

— Je crois que les clefs du cadenas sont entre les mains du commandant de l'escorte.

Sur ces entrefaites, Camacho accourut, agitant le trousseau de clefs.

— Les voici, dit-il.

Et il se mit en mesure d'ouvrir les cadenas, il y en avait six.

— Tu les as enlevées à l'officier? lui demanda don Jose.

— Non pas, l'officier est un brave soldat et non pas un gélier ou un bourreau.

— Quel est donc celui de ces misérables qui les avait entre ses mains?

— Vous ne le devinez pas? demandez à don Luis, il vous le dira, lui, car il le sait, n'est-ce pas, Seigneurie?

Don Luis feignit de ne pas entendre.

— C'est bon, grommela l'autre.

— Voyons, parleras-tu? s'écria don Jose avec colère.

— Les clefs étaient précieusement gardées par l'ancien valet du senor don Luis.

— Oregano?

— Lui-même, Seigneurie, le digne serviteur tenait même beaucoup à les conserver, sans Diamant qui l'a arrêté net, il serait loin maintenant.

— Le misérable! s'écria le jeune homme, c'est trop d'infamie!

— C'est une brute, dit don Luis d'un ton conciliant, il n'a pas conscience du mal qu'il fait.

— C'est bon, c'est bon, nous causerons de cela tout à l'heure.

— Humph! fit Camacho en ricanant, je ne voudrais pas pour un tlaco être dans la peau du digne senor Oregano.

— Que grandes-tu là? lui dit rudement don Jose, as-tu fini d'ouvrir ces cadenas endiablés?

— Voilà qui est fait, dit-il en enlevant les chaînes; canarios! ajouta-t-il, elles pèsent au moins trente livres!

— C'est odieux!

— Non, c'est une vengeance barbare, voilà tout, dit don Luis avec pitié.

— Eh! où vas-tu donc avec ces chaînes? demanda don Jose au bandit.

— Caraï! je vais les jeter à l'eau, répondit Camacho en s'arrêtant.

Il était déjà sur le bord du chemin.

— Les jeter à l'eau? non pas! s'écria vivement le jeune homme, bien au contraire, conservez-les pieusement.

— Bon, fit don Luis en souriant, qu'en voulez-vous donc faire?

— Cher ami, permettez-moi de ne pas vous le dire encore, bientôt, je l'espère, vous le saurez.

Don Luis ne répondit pas, il était en train de caresser Diamant; il feignit de ne pas entendre.

— A cheval tous, commanda don Jose, jetez les prisonniers en croupe; donnez un cheval à l'officier, mais gardez-le à vue.

Les bandits obéirent comme toujours, c'est-à-dire avec empressement.

— Au galop! cria don Jose.

On partit.

Camacho avait jeté Oregano en travers sur la croupe de son cheval et, soi-disant pour le maintenir en équilibre, il lui avait

solidement attaché les chaînes sur le dos, ce qui était une véritable torture pour le misérable.

Heureusement que l'on n'allait pas loin, s'il lui avait fallu faire seulement deux lieues ainsi, il serait certainement mort à moitié chemin.

Du reste, malgré son bâillon il ne se gênait pas pour geindre, mais, à chaque gémississement, Camacho avec une régularité mathématique, lui cinglait un vigoureux coup de cravache sur les jambes, on lui disant :

— Comment, tuncane, j'ai la complaisance de te prendre en croupe et tu te plains ?

On ne tarda pas à atteindre le meson de San Miguel, la porte charretière était toute grande ouverte.

Toute la troupe s'y engouffra comme un ouragan.

Derrière elle, la porte fut reformée avec soin et assurée au moyen de barres en bois de chêne, par le Mesonero lui-même.

Le digne homme avait à cœur de faire preuve de zèle envers les redoutables hôtes au service desquels il avait été enrôlé à l'improviste quelques heures auparavant, afin de s'assurer leur bienveillance et leur protection.

Protection d'autant plus précieuse en ce moment que le pays étant plongé, à la suite de la nouvelle révolution, dans une anarchie complète, l'écume de la population montée subitement à la surface, était maîtresse en tous lieux et dictait sa loi sans craindre d'être désobéie.

Angel Crotal, l'homme aux cinquante noms, était un vieux routier, nul mieux que lui connaissait le terrain scabreux sur lequel évoluait sans cesse le brigandage ; nul ne savait aussi bien que lui deviner ce qu'on ne lui disait pas, garder un silence prudent, prendre ses précautions et tirer pied ou aile des situations en apparence les plus mauvaises.

Après son long entretien avec don Jose de Sandoval, entretien pendant lequel, à un certain moment, son existence n'avait tenu qu'à un fil et qui, en résumé, s'était si avantageusement terminé pour lui, Angel Crotal avait tout de suite compris que l'homme masqué avec lequel il avait traité était sinon le chef, tout au moins un des chefs des nombreux voyageurs à mines patibulaires réunis dans sa grande salle ; il avait réglé sa conduite avec eux en conséquence.

Aussitôt que les bandits avaient quitté le meson, Angel Crotal s'était immédiatement occupé de mettre les volets à toutes les fenêtres, afin d'empêcher que rien de ce qui probablement se passerait dans quelques heures dans son meson ne fût aperçu du dehors.

Cela fait, il prépara les appartements secrets, destinés sans doute à recevoir des hôtes inconnus ; puis après avoir recommandé à sa femme, espèce de maritorne " china, " plus scélérate encore qu'il ne l'était lui-même, la femelle admirablement choisie de cette bête fauve, après, disons-nous, lui avoir recommandé de soigner la cuisine au cas où ses hôtes, désireraient manger au retour de leur expédition, il se rendit dans sa cour, dont il avait fermé la porte, et avec cette patience particulière aux animaux, hommes ou bêtes appartenant à la race féline, il guetta le retour de ses nouveaux amis.

Son attente fut assez longue, elle se prolongea même pendant plus de deux heures ; mais enfin, un bruit auquel il était impossible de se tromper lui annonça l'arrivée des bandits ; aussitôt il ouvrit les deux battants de la porte charretière de façon à ce que les bandits n'eussent pas à attendre une minute au dehors.

Don Jose ordonna au Mesonero, avant toute chose, de lui

faire visiter la maison du haut en bas et de lui en montrer les moindres recoins.

Aramburi et Navaja s'armèrent de torches et suivirent dans cette visite les deux chefs qui avaient eu soin de mettre leurs masques noirs.

Le Mesonero fit consciencieusement les choses, il montra aux jeunes gens le meson jusque dans les moindres détails ; Angel Crotal avait dit vrai, cette maisonnette, d'apparence si honnête, à demi enfouie dans les fleurs et entourée de bosquets-verdoyants, n'était en réalité qu'une effroyable caverne ; elle possédait des souterrains immenses, s'étendant dans plusieurs directions, et dont quelques-uns débouchaient dans certains quartiers de la ville ; dans la maison même ce n'était que portes secrètes et trappes invisibles, en un mot elle était plus et beaucoup mieux machinée que certains théâtres parisiens et londonniens.

La construction cyclopéenne des souterrains, admirablement ventilés et en parfait état de conservation prouvait leur haute antiquité ; en effet, bien avant la découverte de l'Amérique, à la place dont une petite partie était maintenant occupée par l'hôtel-tellerie, s'élevait un des principaux temples de la mythologie mexicaine, dédié à l'un des dieux tutélaires nommé " Tescatlipoca, " qui n'était rien moins qu'une divinité de premier ordre.

Ce temple fut un des premiers rasés par Fernand Cortès dès qu'il eut réussi à s'emparer de Mexico ; ses ruines furent emportées dans toutes les directions, toutes traces de l'édifice disparurent ; ce ne fut que près d'un siècle plus tard, lorsque tous souvenirs de son existence furent complètement oubliés, que l'on éleva quelques constructions légères sur cet emplacement si longtemps abandonné.

Ces constructions furent remplacées par d'autres ; enfin, quelques années auparavant, le " Mancebo " qui avait d'être bandit, avait été un étudiant studieux et un véritable savant et s'était particulièrement occupé des antiquités mexicaines, après de longues recherches, crut être assuré que c'était à cette place même que s'élevait jadis le fameux temple dédié au dieu " Tescatlipoca, " brûlé par le conquérant espagnol ; il voulut s'en assurer, l'argent ne lui coûtait guère au métier qu'il faisait ; de plus, il sentait toute l'importance pour lui d'une telle position presque aux portes de la capitale, communiquant non seulement avec elle, mais encore avec d'autres points éloignés ; et combien il lui serait facile d'organiser en grand la contrebande et presque impunément !

Il acheta la mesure et tout le terrain environnant presque pour rien, sous le nom d'un autre bien entendu, et il commença des fouilles secrètes.

Il reconnut bientôt qu'il ne s'était pas trompé ; il retrouva les souterrains dont les entrées étaient bouchées, il les fit déblayer, trouva plusieurs cadavres réduits presque en poussière, appartenant sans doute à des prêtres qui s'étaient réfugiés là lors de la catastrophe ; mit la main sur beaucoup de bijoux en or, parcourut tous ces souterrains, s'assura des directions dans lesquelles ils débouchaient ; puis, il fit tout réparer et installa le meson qu'il appropriâ à la destination qu'il lui réservait, et confia la direction du meson à Angel Crotal dont il se croyait assuré du déroulement.

Malheureusement le Mancebo, au moment où il allait commencer ses opérations de contrebande, fut trahi par un des siens qui n'était autre que Angel Crotal lui-même ; il fut " garotté " à Mexico même, et mourut en instituant son légataire universel,

Angel Crotal, dont il ne soupçonnait par la trahison, tant celui-ci avait habilement joué son rôle d'ami dévoué.

Tel est le précis très écourté de l'histoire du meson de San Miguel, nous avons insisté sur ces détails, parce que nous reviendrons plusieurs fois à cette hôtellerie.

La visite se prolongea pendant plus d'une heure et demie.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGLANT

### PREMIERE PARTIE.

#### III

#### L'ATTENTE.

» Ainsi, mon ami, faites-vous montré par Claude le pavillon de Mignard, reconnaissable d'ailleurs à son toit en briques vernies; que vos yeux fixent bien la place; puis, chaque soir, à neuf heures, regardez dans cette direction, et le jour où vous verrez briller cette petite lumière, cela voudra dire que je suis au pavillon de Mignard, et que je vous y attends.

» Cette lointaine et tremblante lueur, Gaston, ce sera notre dernière étoile en ce monde; puis nous lèverons les yeux au ciel: c'est là que peuvent espérer encore ceux qui n'espèrent plus.

» Je ne vous ferai pas l'injure de rien ajouter au sujet de cette entrevue. Vous le savez, j'ai toujours été une fille étrange et déterminée.

» Rien au monde ne peut m'arrêter, tant que je ne crois point faire mal; mais rien au monde ne saurait obtenir de moi un pas de plus, lorsque j'arrive à la limite que je ne dois point dépasser.

» Non, Gaston, vous ne voyez, n'est-ce pas? dans ce rendez-vous, que ce que mon cœur y met d'avance!

» S'il pouvait y avoir entre nous quelque chose de plus que ce dernier adieu, je serais déjà sortie de la maison de M. de Varni, à la face de la ville entière; j'aurais couru près de vous et je vous aurais dit: Emmenez-moi!

» Maintenant, adieu, Gaston, et au revoir! J'ai passé la nuit à vous écrire cette longue lettre; mais, sûr que vous n'étiez pas parti, j'ai attendu pour la fermer, le retour de Claude; et c'est après l'avoir vu, que j'écris cette dernière page. A bientôt, mon ami!

» Que vous dirais-je de plus? cette idée absorbe tout. Nous nous reverrons, et puis... le reste est silence, comme dit ce poète anglais que nous lisions quelquefois ensemble.

» A bientôt! N'oubliez pas le pavillon de Mignard, neuf heures et la petite lumière...

» Hélas! la dernière fois que nous nous sommes vus, je vous disais de même: Rappelez-vous le mot d'ordre: "Clotilde," le "Lys," et le cabaret de Thibaut; alors c'était l'espérance, c'était le bonheur, c'était la vie; maintenant c'est l'adieu suprême de votre Clotilde.»

Après avoir lu vingt fois et vingt fois porté à ses lèvres cette précieuse lettre, Gaston de Tervaz la plaça sur son cœur, comme un dernier talisman; ensuite il congédia Claude Rioux avec un seul mot: obéissance! et pour plus de prudence, il fut convenu que Claude ne reviendrait plus au couvent tant que Gaston s'y trouverait.

Rioux passa à la cuisine, se fit payer son poisson et sortit, sans parler à personne.

Il venait de descendre le côteau dont la Chartreuse occupait la pente la plus voisine du Rhône, et il approchait des groupes d'arbres qui ourlent les bords du fleuve, lorsqu'à son grand déplaisir il rencontra son ennemi intime, son rival secret, le "bras droit" de M. de Varni, le garde-chasse Baptista.

Quoiqu'il n'y eût rien de bien extraordinaire à ce que Baptista, obligé par état de vivre en plein air, parcourût les bords du Rhône à onze heures du matin, Claude, soit instinct de haine, soit à cause de la circonstance, ne put s'empêcher de tressaillir.

Il trouva le regard du garde-chasse plus sinistre, sa physiologie plus fautive, son allure plus équivoque encore que de coutume, et, enfonçant son chapeau sur sa tête, murmurant quelques mots qui ressemblaient à tout excepté à un salut amical, il poursuivit rapidement son chemin.

Nous laisserons Claude réfléchir à ce que cette rencontre pouvait avoir d'inquiétant ou de fortuit, et nous retournerons auprès de notre héros.

Tout homme qui a aimé, ou qui a connu un amoureux véritable, a pu faire une observation assez singulière: c'est que la certitude de revoir, ne fût-ce qu'une fois, la femme qu'on aime, suffit, sinon pour effacer la douleur, au moins pour la suspendre.

S'agira-t-il d'un dernier adieu, l'imagination, qui s'élançait d'ordinaire au-delà de l'horizon, fait ici tout le contraire: elle se limite, elle se renferme dans cette heure suprême, unique, qui lui est encore promise; au-delà, il y a quelque chose sans doute, le regret, l'abandon, le désespoir peut-être; qu'importe cet abîme mystérieux et sans fond! l'œil se refuse à l'interroger et à y croire.

On aura à soi encore une heure, voilà tout ce qu'on a; après, on souffrira, on pleurera, on mourra; mais en attendant, on ne veut rien prévoir, et cette dernière espérance s'assimile aux autres pensées, comme des atomes qui se perdent dans un rayon de soleil.

Gaston éprouva un sentiment analogue; il avait eu d'ailleurs un si affreux moment en apprenant le mariage de mademoiselle de Perne, qu'il se trouvait presque soulagé en se répétant qu'elle l'aimait toujours, qu'il avait fallu pour la décider des circonstances extraordinaires, et enfin qu'il la reverrait!

Cette idée le soutint pendant les premières journées qu'il passa à la Chartreuse.

Il vivait dans l'attente de cette heure que ramenait chaque soir, et où, se renfermant dans sa cellule, dirigeant ses regards vers l'île, à l'endroit même que son œil de marin avait précisé d'une façon infailible, il espérait voir briller cette petite lumière qui devait l'appeler au pavillon de Mignard.

Puis, lorsque neuf heures avait sonné, et qu'un assez long espace de temps s'était même écoulé après neuf heures: «A demain!» murmurait Gaston; et cette chance du lendemain redevenait son espoir et sa vie.

M. de Tervaz avait aussi l'âme trop élevée pour rester inaccessible au doux et imposant spectacle qui se renouvelait sans cesse sous ses yeux.

L'immensité même de sa tristesse le prédisposait à ressentir plus vivement les idées et les images qu'éveille la vie monastique.

Dans les vastes galeries qui entouraient le bâtiment intérieur, épanouissant sur l'azur du ciel leurs arcades sveltes et triflorées, lorsqu'il rencontrait ces religieux avec leurs longues robes

blanches, leur regard amorti, leur figure seroïne, marchant de cette allure lente, majestueuse, de l'homme qui n'a plus à demander à la vie rien d'assez important pour hâter le pas, Gaston sentait une paix inconnue descendre dans son cœur.

Il suivait quelques-uns des pieux exercices du couvent ; il écoutait ces sublimes prières dont chaque verset semble soulever le temps vers l'éternité, et il trouvait les douleurs humaines bien petites en face de cette paisible grandeur.

Bientôt, parmi ces religieux qui échangeaient avec lui un salut silencieux et grave, M. de Tervaz en remarqua un qui formait avec les autres un contraste frappant et pénible.

C'était un homme d'environ quarante ans, d'une haute taille, d'une figure très-noble ; mais au lieu de cette physionomie un peu uniforme que donnait, à la longue, aux traits des chartreux la similitude des sentiments et des habitudes, lui seul portait sur son visage la trace encore visible de passions orageuses, de souvenirs douloureux, de remords peut-être : il se nommait dom Valentin.

Chaque fois que Gaston rencontrait dom Valentin, celui-ci le regardait avec une étrange expression d'intérêt, d'attention et d'anxiété.

Le costume de M. de Tervaz, qui était celui des officiers de marine en petite tenue, attirait surtout l'inquiète curiosité du chartreux ; de son côté, notre héros ne pouvait se défendre, en l'apercevant, d'une émotion dont il ne se rendait pas compte ; car il était sûr de ne l'avoir jamais vu.

Guidé par cette espèce d'attraction bizarre, Gaston fit bien tôt d'autres remarques : dom Valentin paraissait se soumettre volontairement à un régime beaucoup plus sévère que le resto de a connu nauté.

À la chapelle, au lieu de prier et de chanter avec la sérénité presque joyeuse des âmes pures, il passait des heures entières, prosterné dans la plus humble attitude ; en se relevant, il ne semblait pas consolé : il n'y avait dans ses grands yeux noirs ni sérénité ni larmes.

Au réfectoire, pendant que les autres pères montraient une sorte de sensualité naïve en dégustant l'excellent maigre qu'autorisait leur règle, dom Valentin vivait de pain et d'eau.

Dans ses habitudes, dans sa personne, dans sa piété même, tout offrait l'empreinte d'une âme et d'une conscience tourmentées.

Dix jours s'étaient passés, depuis l'entrée de Gaston à la Chartreuse ; chaque soir, à neuf heures, il avait attendu le signal, et chaque soir son attente avait été déçue.

Le onzième soir, longtemps avant l'heure, Gaston était dans sa cellule, le cœur déjà palpitant.

On était au 24 novembre ; une pluie incessante tombait depuis le matin : le ciel bas, chargé d'eau, paraissait plus noir encore, grâce à la lune qu'estompent la pluie et les nuages, et dont la lueur fausse et blafarde laissait apercevoir l'immense et humide voile qui enveloppait toute l'atmosphère.

Le vent du midi faisait entendre à travers les galeries du couvent sa plainte monotone et désolée ; l'ondée toujours croissante venait fouetter contre les vitres.

En ce moment, on frappa à la porte de la cellule de Gaston ; c'était dom Valentin.

— Veuillez me pardonner, dit-il : vous trouverez sans doute ma présence bien importune, ma curiosité bien indiscrette ; mais une force invincible m'attire vers vous ; votre costume, votre âge, la tristesse que j'ai lue sur votre front, et qui est bien rare à

vingt ans, tout fait naître dans mon esprit une idée, un pressentiment dont il faut que je me délivre : vous êtes, n'est-ce pas, officier de marine ?

— Oui, mon père, répondit Gaston un peu étonné.

— Et oserai-je vous demander à bord de quel vaisseau vous avez fait vos premières campagnes ?

— À bord du "Lys."

À ce mot le chartreux pâlit, et ce fut avec un trouble visible qu'il reprit :

— Alors vous avez probablement connu un jeune homme nommé Gaston de Tervaz ?...

— Gaston de Tervaz ! c'est moi-même.

— Vous ! vous ! s'écria dom Valentin, et par un mouvement si rapide que Gaston ne put le prévenir, il se jeta à ses pieds.

— Mais au nom du ciel, qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Tervaz au comble de la surprise.

— Il y a que je suis un coupable, un infâme, et que votre vue, votre nom, me rappellent ma faute et ma honte ; depuis un an, je demande à Dieu de me pardonner, et à vous aussi, j'ai à vous demander votre pardon !

— Mon pardon ? et pourquoi ? Je ne vous ai jamais vu, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Mais je vous connais, moi, et la preuve, c'est que je vais vous dire pourquoi vous êtes ici. Vous êtes venu, espérant trouver libre encore une femme que vous aimez et qui porte aujourd'hui le nom d'un autre : cette femme a été trompée ; elle a cru que vous aviez péri avec tout l'équipage du "Lys ;" elle ne s'est mariée qu'après avoir eu entre les mains une lettre officielle, irrécusable, certifiant que vous étiez mort...

— Oui, c'est bien cela, dit Gaston, horriblement troublé à son tour ; mais comment le savez-vous ?

— Cette lettre, c'est moi qui l'ai écrite, dit le chartreux à voix basse.

— Vous, mon père !... et que vous avais-je donc fait ? que vous avait fait mademoiselle de Perne ? s'écria Gaston en se détournant.

— Ah ! je le savais bien que vous me repousseriez ! reprit dom Valentin les mains jointes ; vous ne pouvez me pardonner, et c'est pour cela que mes remords sont affreux, que mes prières sont stériles ! Dieu usera de m'absoudre, tant que vous me maudirez !

— Voyons, mon père, dites-moi tout ! interrompit Gaston déjà touché de cette profonde douleur.

— Permettez-moi seulement de vous taire mon vrai nom. hélas ! il est illustre ; il vous ferait aisément comprendre la position que j'ai occupée dans le monde, et comment j'ai pu avoir entre les mains quelques-unes de ces armes qui servent aux bons pour le bien, aux méchants pour le mal.

J'ai fait partie de cette jeunesse de notre siècle si brillante et si dépravée.

C'est à Paris, au milieu des fêtes et des plaisirs, que je rencontrai M. de Varni ; je me liai avec lui... Commencez-vous à comprendre ?

— Oui, répondit Gaston d'une voix sourde.

— Je me liai à lui ; nous avions les mêmes passions, les mêmes audaces, la même haine des obstacles, le même mépris des scrupules. Un jour, il me rendit un de ces services, dont l'honneur mondain décuple le mérite de la valeur : — Vicomte, lui dis-je alors, c'est désormais entre nous à la vie et à la mort ; j'ai

quelque crédit ; si jamais vous avez besoin de moi, je serai à vos ordres !

Quelque temps après, M. de Varni partit pour Rome ; nous nous perdîmes de vue, et je ne songeais déjà plus à ma promesse, lorsqu'il y a deux ans je reçus de lui un billet d'un laconisme fort expressif : « Je viens, me disait-il, réclamer vos bons offices. Vous avez tout pouvoir au ministère ; " il faut " qu'un jeune homme, nommé Gaston de Tervaz, enseigné à bord du *Lys*, ait péri dans le combat contre les Anglais ; " il faut " que la preuve écrite officielle de cette mort me soit envoyée ici : j'en ai besoin pour remplacer ledit Gaston auprès d'une belle éplorée qui veut absolument être sûre de son vovage anticipé avant de permettre à votre serviteur de la consoler en l'épousant. Signé, le vicomte de Varni. »

— Voilà donc comment ces hommes parlent des affections les plus pures et les plus saintes ! interrompit Gaston, qui, par une délicatesse de cœur plus facile à comprendre qu'à expliquer, fut moins frappé d'abord du fait en lui-même que du ton de cette lettre.

— Par grâce, laissez-moi achever... Je m'acquittai de la commission de M. de Varni ; ce ne fut alors à mes yeux qu'une de ces aimables peccadiles, un de ces orimes charmants que l'amour excuse, comme nous disions dans le monde ; et pourtant il y a dans tout ce qui ressemble à un " faux " quelque chose de si odieux pour les gens d'honneur, que votre nom me revenait parfois à l'esprit comme un importun souvenir.

Aussi mon trouble fut grand lorsque j'appris, six mois plus tard, par une dépêche de l'amirauté anglaise, que le jeune Gaston de Tervaz avait survécu au désastre du *Lys*, qu'il était prisonnier à bord d'un vaisseau anglais ; qu'il s'était conduit en brave, et qu'on demandait pour lui le grade de lieutenant et la croix de Saint-Louis.

De ce moment datèrent mes remords : je cherchai vainement à m'étourdir en redoublant de dissipation et de folies ; puis, pour me distraire, pour échapper à moi-même, je voulus voyager ; je partis pour l'Italie, et en passant à Avignon, j'allai faire une visite à mon ancien compagnon de plaisirs, à M. de Varni... Monsieur ! je n'étais pas chez lui depuis une heure que j'avais mesuré toute la portée de ma faute ; j'avais compris tout le mal que j'avais fait...

Il me semble voir encore la sombre tristesse de cet intérieur, les vains efforts du vicomte pour me donner le change, et par-dessus tout la pâle figure de madame de Varni ! Qu'elle était belle encore, malgré les ravages de la douleur ! Quelle révélation pour moi dans ce visage amaigri, dans ce regard d'une ardeur fébrile, dans cette attitude morne et désolée !

Ce fut une journée de supplice ; dix fois je fus sur le point de me jeter à ses pieds et de tout lui dire... J'eus peur d'elle et honte de moi... Hélas ! je n'étais pas au bout de mes angoisses ; on ne cache rien à ses complices, et M. de Varni m'apprit que pour arriver jusqu'à mademoiselle de Perne, pour donner à son orgueil cette satisfaction stérile, il avait fait bien plus et bien pis encore... Oh ! non, je ne vous dirai pas ce qu'il avait fait...

Mais ce récit, l'aspect de cette maison, la vue de madame de Varni, le désordre de mes pensées, une grâce du ciel, peut-être, tout me saisit, m'entraîna ; je pris la fuite, et, guidé par le doigt de Dieu, je vins m'enfermer à la Chartreuse...

Vous aussi, vous y êtes venu, poussé par les déchirements de votre cœur, par l'image de cette femme ; mais, plus heureux que moi, la douleur seule vous y a conduit ; moi, c'est le

remords... un remords affreux, incessant, implacable, que n'a pu calmer une année d'austérités et de prières ; car au moment même où je prie, j'ai toujours devant moi le pâle visage de madame de Varni me redemandant son bonheur ; je crois toujours entendre votre nom s'élever entre Dieu et moi, pour m'accuser et me maudire ! Ah ! je vous le répète, pour que Dieu me pardonne, il me faut votre pardon !...

Gaston hésita un moment, puis il tendit la main à dom Valentin et lui dit d'une voix douce et triste :

— Relevez-vous, mon père ; je vous plains, et je vous pardonne !

Le chartreux le remercia d'un regard où se peignaient une reconnaissance ineffable, une humilité profonde ; sans doute cette confiance et ce pardon avaient soulagé son cœur d'un poids terrible, car sa physionomie, jusque-là si sombre et si agitée, redevenait paisible et serein.

Cependant il retenait dans sa main la main de Gaston, comme s'il avait encore à lui parler : au même instant, huit heures et demie sonnèrent à l'horloge du couvent ; c'était l'heure où commençait l'office du soir ; et de la cellule de Gaston on entendit la voix des chartreux qui chantaient :

" Deus in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina ! "

— Il faut que je vous quitte, dit dom Valentin à Gaston ; pour la première fois, depuis un an, je vais prier avec calme, presque avec joie ! mais, avant de vous quitter, ô mon fils (permettez ce nom de tendresse, à ma reconnaissance, à la sainteté de ma robe), j'ai encore une demande à vous faire ; votre pardon ne me suffit plus ; il me faut votre confiance... Mon fils, que faites-vous, qu'attendez-vous ici ?

Gaston eut encore un moment d'hésitation ; il regarda dom Valentin, et il trouva tant de noblesse et de douceur dans ces traits que n'assombrissaient plus les tourments de la conscience, que cédant à ce besoin d'expansion familier à la première jeunesse, il reprit d'un ton de mélancolie affectueuse :

— Je compte partir incessamment pour Brest, où me rappelle mon vaisseau et mon grade...

— Et, avant de partir, vous n'êtes venu ici que pour retrouver la paix du cœur, pour prier Dieu qui console ? demanda le chartreux en regardant Gaston avec une sorte d'anxiété pénétrente.

— Avant de partir, je veux la revoir une fois, et j'attends.

— Ah ! voilà ce que je craignais ! s'écria dom Valentin en proie à une nouvelle angoisse ; oh ! Gaston ! je vous en prie ! par pitié pour elle, pour vous, pour moi, ne la revoyez plus ! Oui, je le sais bien, c'est cruel, c'est affreux ; quand on n'a plus qu'un amour, qu'une espérance, partir ainsi, sans se dire adieu ! Pour ce moment espéré, on donnerait sa vie, on affronterait mille morts... mais, Gaston, je vous en conjure, songez aux périls auxquels vous exposez cette femme... Faites-lui encore ce sacrifice... Partez, partez sans la revoir !...

— Pas encore ; ce n'est pas possible, répliqua Gaston, l'œil toujours fixé vers la fenêtre, dans la direction du pavillon de Mignard.

Les voix lointaines chantaient toujours :

" Deus, Deus meus, eripe me de manu peccatoris ! "

— Oh ! je n'ai plus qu'une minute ! reprit dom Valentin ; je cherche en vain des paroles qui vous persuadent et qui vous sauvent... Gaston, vous ne savez pas encore ce que c'est que M. de Varni : vous ne savez pas qu'il a ici un pouvoir sans bornes,



qu'il est assez riche pour acheter tous les secrets, assez méchant pour commettre tous les crimes... Vous ne savez pas que sa volonté impitoyable anéantit tout ce qui le gêne, brise tout ce qui l'arrête !

— Je le sais, répondit Gaston sans changer d'attitude.

— Vous ne savez pas qu'il a fait voler les papiers de M. de Perno ; vous ne savez pas qu'il a fait assassiner Jean Peyrol ! s'écria le chartreux poussé à bout par son désespoir.

— Je m'en doutais, j'en étais sûr, répliqua M. de Tervaz.

— Mais il vous tuera aussi, vous !... Oh ! par grâce ne la revoyez pas !... Partez, partez tout de suite !

Au moment où dom Valentin prononçait ces derniers mots, l'horloge sonna neuf heures ; en même temps, dans le lointain, à la même place qu'interrogeait son regard avide, Gaston vit poindre une petite lumière, bien faible, bien tremblotante d'abord, mais qui se fixa peu à peu, et brilla, immobile, à travers les masses noires. Aussitôt le jeune homme, se retournant vers dom Valentin, qui le suppliait toujours et se cramponnait à ses habits pour le retenir, lui dit avec une énergie effrayante :

— Mon père, priez pour elle et pour moi ! car maintenant aucune puissance humaine ne pourrait m'empêcher de la revoir !

Et saisissant son manteau à la hâte, il s'élança hors de la cellule.

— O mon Dieu ! prenez mon sang et ma vie, et sauvez ces pauvres enfants ! murmura dom Valentin en retombant à genoux sur la dalle.

Au dehors, la pluie redoublait ; au dedans, on entendait les voix qui reprenaient en chœur :

“ Deus, Deus meus, eripe me de manu peccatoris !... avertantur retrorsum qui volunt mihi mala !

#### IV

##### LE PAVILLON DE MIGNARD.

Un homme moins résolu et moins amoureux que ne l'était Gaston de Tervaz, aurait eu peine à se défendre d'un certain trouble en descendant la colline de Villeneuve et en cherchant son chemin dans l'obscurité, le temps était vraiment horrible ; à tout moment, Gaston sentait des bouffées d'un vent chaud et pluvieux, s'engouffrer dans son manteau et embarrasser sa marche. Quelquefois son pied glissait sur le talus humide, détachant une pierre qui roulait avec bruit de pente en pente.

De larges flaques d'eau miroitaient çà et là à la pâle clarté de la lune, qu'on apercevait de temps à autre dans les rares éclaircies des nuages, comme un vaisseau désemparé fuyant à travers les vagues.

Le “ buveur d'huile, ” ce sinistre oiseau de nuit que la superstition populaire représente comme hantant les églises et vivant du contenu des lampes sacrées, faisait entendre le long des vieux murs le frôlement de ses ailes en poussant son petit cri plaintif, semblable au gémissement d'un enfant malade.

A mesure qu'il approchait du Rhône, Gaston éprouvait quelque inquiétude. Seul et ne connaissant pas le pays, il se demandait comment il pourrait, à cette heure et avec un temps pareil, passer dans l'île de la Barthelette.

Cependant, comme depuis quelques jours il avait fait abstraction de toute volonté personnelle pour obéir passivement à madame de Varni, il pensait qu'elle aurait tout prévu, et il ne se trompait pas.

Elle avait d'abord songé à envoyer à sa rencontre Claude Rioux avec son bateau : un sentiment de pudeur bien naturel l'avait fait hésiter à se confier à un homme, si dévoué qu'il fût, dans une circonstance aussi délicate.

D'ailleurs la fidèle Julie lui avait aisément démontré que s'il y avait quelque espionnage à craindre, Claude en serait le premier objet : Baptistin le haïssait ; on savait qu'il était constamment aux ordres de madame de Varni ; enfin sa vie en plein air le rendait beaucoup trop facile à surveiller.

En conséquence, Julie avait conclu que c'était à elle, à elle seule qui revenait, encore cette fois, le pénible et périlleux honneur de servir de batelier à M. de Tervaz.

En vain madame de Varni lui avait objecté la fatigue, le mauvais temps, le danger possible. La courageuse jeune fille avait eu réplique à tout, et Clotilde avait fini par lui avouer, en l'embrassant, que son offre répondait aux secrètes préférences, aux secrets desirs de son cœur.

Ce fut donc Julie Thibaut que Gaston trouva debout sur la rive, et guettant son arrivée. Cette fois elle se fit connaître tout de suite, afin d'abrèger hésitations et cérémonies : puis, d'un geste, elle lui montra le bateau ; Gaston sauta dedans, s'empara d'une des rames ; Julie prit l'autre, et ils se dirigèrent vers l'île.

La pluie ne discontinuait pas : Gaston et Julie n'échangeaient que peu de paroles ; le jeune homme était si ému que sa main frémissante avait peine à tenir la rame.

La force du courant rendait la traversée difficile ; enfin ils abordèrent ; mais Julie remarqua, non sans inquiétude, que le Rhône grossissait, et que l'anneau de fer d'où elle avait détaché le bateau, quelques heures auparavant, se trouvait maintenant à fleur d'eau : le fleuve envahissait déjà le pied des saules qui croissaient sur la grève limoneuse, et venait battre la chaussée avec un clapotement lugubre.

En observant ces indices avec ce coup d'œil sûr qui ne trompe presque jamais les riverains et les pêcheurs du Rhône, Julie sentit saisie, malgré elle, d'une idée vague et terrible.

Quant à Gaston, il était si absorbé par son amour, la pensée qu'il allait voir madame de Varni le transportait si complètement hors du monde réel, qu'il ne s'aperçut de rien, et Julie n'eut pas le courage de lui faire part de ses remarques.

(A CONTINUER).

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### “ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>,

Boite 1988, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse